

Julien Rochard



SIX

Thriller

# Extrait de SIX

## Prologue

Il y a des soirs d'automne que l'on n'oublie pas. Les feuilles de couleur chaude qui craquèlent sous nos pas. Les arbres dévêtus, le vent frais d'octobre qui effleure notre peau. Les balades sous une nuit teintée de rouge orangé. Tout a commencé par un soir d'automne. Le 28 octobre 2006. Marc était arrivé sur les lieux trente minutes après l'appel. Un corps avait été repêché près du lac de Miribel. Celui d'une femme. Les phares de la berline avaient percé l'obscurité. Les lumières des gyrophares, toujours plus vives, avaient guidé l'homme vers la scène de crime. Ses rangers avaient foulé la surface du sol et chacun de ses pas l'avait rapproché de la vérité. Le bruit de l'eau s'était mêlé aux voix des policiers. Le ciel étoilé s'était mêlé aux lueurs des lampes torches.

Et puis il y avait eu ces deux mots. « Capitaine, non ! » Deux mots qui avaient suffi à le briser. Le souffle coupé, il l'avait aperçue. Allongée sur le sable. Égorgée. Pris d'une rage incontrôlable, il avait foncé vers elle pour la rejoindre. Personne n'avait pu l'en empêcher. Il s'était effondré à genoux, son corps contre le sien. Un cri avait déchiré le voile de la nuit et avait fait écho dans ce ciel, soudain devenu sombre. Comme un vent d'octobre qui avait soufflé le doux parfum de la mort. Un parfum dont les arômes s'étaient à jamais gravés dans son esprit. C'est vrai ce que l'on dit. Il y a des soirs d'automne que l'on n'oublie pas. Simplement parce qu'on se refuse à les laisser derrière soi...

16/05/2003 Hôpital Gustave Roussy, Paris

Le docteur Khan sortit un dossier médical du classeur sur lequel était inscrite l'identité de la patiente ainsi que sa date de naissance. « Valentina Damico Luini née le 18/04/1967. Suivi de la patiente effectuée par le docteur Simon Khan, chirurgien oncologue ». Celui-ci parcourut les résultats d'examen. Valentina était assise juste en face. La résignation se lut sur son visage.

— Dites-moi la vérité, docteur, dit-elle. Combien de temps ? Simon Khan leva les yeux vers la jeune femme. Il soupira puis referma le dossier.

— Je ne vais pas vous mentir, Valentina, dit-il. Votre cancer est au stade le plus avancé, au stade 4, expliqua-t-il. Ce qui veut dire qu'il s'est propagé à d'autres parties du corps.

— Combien de temps, docteur ? répéta-t-elle. Il me reste combien de temps ? C'est tout ce que je veux savoir ! Le docteur Khan prit une profonde respiration.

— Généralement, l'espérance de vie est de six à douze mois avec traitement, dit-il. La chimiothérapie permet de....

— Et sans traitement ?

— Quoi ? Simon Khan regarda sa patiente, désorienté. Valentina, ça pourrait vous donner quelques...

— Sans traitement, docteur... répliqua celle-ci. Ça fait des semaines que vous me suivez, vous savez pertinemment que je n'ai aucune envie de servir de rat de laboratoire, ajouta-t-elle. Je veux encore avoir le droit de partir comme je l'entends. S'il vous plaît...

Simon Khan se résigna à essayer de la convaincre. Il connaissait parfaitement les effets d'un lourd traitement. Le

cancer était à son stade le plus haut. Les métastases étaient présentes et aucun acharnement thérapeutique ne pourrait rien y changer. Cela lui donnerait quelques mois de plus, mais le résultat serait le même au bout du compte.

— Sans traitement, entre deux et quatre mois, répondit-il. Je suis désolé, Valentina... vraiment désolé... La jeune femme éclata en sanglots.

— Excusez-moi, dit-elle. C'est juste que... je pense à ma fille ! Elle qui va devoir grandir sans sa mère. Elle n'a que 9 ans, dit-elle les yeux gonflés par les pleurs. Le docteur lui tendit un mouchoir en papier qu'il prit dans la boîte posée sur le bureau.

— Vous n'avez pas à vous excuser... si vous le souhaitez, je peux vous donner le numéro d'une psychothérapeute, dit-il. La plupart des gens n'ont pas envie de ça dans de telles circonstances, mais parler à quelqu'un d'extérieur peut vous aider à surmonter cette épreuve. Pensez-y, ajouta-t-il. Il lui tendit une carte de visite « Mme Catherine Moncel, diplômée en psychothérapie, Université Paris 8. » Valentina essuya ses larmes.

— Merci, docteur, j'y réfléchirai, dit-elle.

— Si jamais vous changez d'avis pour...

— Mon choix est fait, rétorqua-t-elle. Carpe Diem, n'est-ce pas ? dit-elle en montrant un cadre accroché au mur. Simon Kahn se retourna et sourit. En effet, fit-il. Il lut l'inscription en latin. « Carpe Diem, quam minimum credula postero ». Cueille le jour présent sans te soucier du lendemain.

— Demain ne m'appartient plus, lança Valentina. Elle esquissa un sourire, résolue. Il ne me reste que le moment

présent. C'est l'unique chose qu'il me reste et que je compte bien garder, docteur.

Il afficha un regard empli de compassion. Cinq minutes plus tard, la jeune femme sortit de l'hôpital. Le ciel était d'un bleu vif et éclatant. Il faisait doux et l'air frais fouetta les joues de Valentina. Dans sa main, elle tenait la carte de visite. Elle la fixa quelques secondes et la relut. « Catherine Moncel, diplômée en psychothérapie ». Elle sourit. Carpe Diem, dit-elle en observant l'immense ciel bleu au-dessus de sa tête. Carpe Diem. Et elle déchira le bout de carton en mille morceaux qui s'éparpillèrent sur le bitume.

# Chapitre 1 :

## Le Pharaon

17/11/2023

Natacha accéléra sa course. L'air frais du matin se mêla à sa respiration saccadée. Elle courait depuis maintenant trente-six minutes et la montre connectée que Samuel, son petit ami, lui avait offerte pour leurs deux ans de relation, indiquait 147 pulsations/minute. Ce qui n'avait été qu'un hobby était rapidement devenu une habitude. Elle appuya sur une des touches de son smartphone, soigneusement harnaché à son avant-bras. Le son parvint jusqu'à ses écouteurs. « I'm on the Edge of Glory, and I'm hanging on... » fredonna-t-elle. Lady Gaga l'accompagna sur deux cents mètres avant de s'aventurer sur un chemin en terre. Chacune de ses foulées écrasa les feuilles rougeâtres qui recouvraient le sol. Elle passa à travers une allée d'arbres avant d'arrêter sa course. Quelque chose la gênait dans sa chaussure droite. Elle s'adossa contre le tronc d'un bouleau et enleva celle-ci. Un caillou resté coincé au fond tomba à ses pieds. Elle remit sa chaussure puis jeta un coup d'œil à la montre. Son rythme cardiaque avait diminué. L'écran indiquait maintenant 118 pulsations/minute. Avec son T-shirt, elle essuya son front perlé de sueur. Elle inspira puis expira profondément. À cette heure-ci, le parc était désert et elle pouvait profiter de sa beauté en toute tranquillité. Elle n'avait croisé qu'un seul autre joggeur et un vieux monsieur qui promenait son chien. Elle fit quelques étirements puis sélectionna une autre chanson dans sa playlist. « Sunday bloody Sunday » du groupe U2. Depuis l'âge de 13 ans, les

posters de Bono ornaient les murs de sa chambre. Elle augmenta le volume et repartit en douceur. Elle accéléra progressivement puis commença à fredonner « I can't believe the news today, I can't close my eyes and make it go away... ». Elle croisa une jeune joggeuse qu'elle salua d'un hochement de tête. Elle longea un cours d'eau puis continua sur une centaine de mètres. Ses pas broyèrent de vieilles brindilles éparpillées sur le sol terreux et une légère brise s'engouffra dans sa gorge. Ses poumons brûlaient de l'intérieur. Elle sentit la transpiration qui collait à sa peau. Elle s'engagea sur un petit chemin isolé lorsque ses pas ralentirent soudain. Jusqu'à s'arrêter. Immobile. Quelque chose venait d'attirer son attention. Intriguée, elle s'avança. Sa respiration était encore rapide. Elle expira à nouveau. Elle s'avança encore. Qu'est-ce que... se dit-elle. Puis, sa respiration se bloqua presque instantanément. Elle resta tétanisée, le souffle coupé. Au loin, elle entendit des pas. Un joggeur qui courait dans sa direction. À l'aide ! se mit-elle à crier. À l'aide ! L'homme, essoufflé, arriva à sa hauteur. Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il.

— Là ! dit Natacha. Sa voix était tremblante. Je crois qu'il... qu'il est... elle montra quelque chose du doigt, à quelques mètres. Le joggeur remarqua le sol taché de marques d'un rouge vif. Troublé, il se rapprocha lentement.

— Putain de merde ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que... il s'agenouilla lorsqu'il aperçut son visage, livide et sans expression. Aucun mouvement de pupilles, rien. Le néant. Il tourna le regard vers la joggeuse, bouleversée. Il est mort, dit-il. Cet homme est mort...

### Parc de la Tête d'Or

La pluie s'écrasa sur le pare-brise. Le parc n'était plus qu'à cinq cents mètres. Marc attrapa le paquet de chewing-

gums à la nicotine et en mâcha une bonne poignée. Depuis la mort de sa femme, il avait renoncé à la cigarette. Dès lors, sa boîte à gants s'était remplie de paquets de ces gommes à mâcher malgré la mise en garde de son médecin. À 54 ans, il avait décidé de mener sa vie comme il l'entendait. Et ce ne serait pas un pantin de 36 balais en blouse blanche qui l'en empêcherait. La pluie s'intensifia et les essuie-glaces balayèrent la masse d'eau collée sur la vitre. Situés sur les berges du Rhône, en plein cœur de Lyon, les 117 hectares du parc de la Tête d'Or en faisaient le plus grand parc urbain de France. Le cadran en marbre gris de sa montre Holz Kern indiqua 9 h 48 à Marc lorsqu'il arriva sur les lieux. Il ouvrit la portière de sa Ford Mondeo noire et foula le sol boueux. Il prit soin d'ajuster la capuche de son imperméable bleu marine avant de se diriger vers l'entrée du parc. Le « bip » de la fermeture centralisée retentit. La cinquantaine passée, Marc Dalmasso était un commandant respecté qui avait fait ses preuves. Même si certains de la BC jugeaient ses méthodes parfois trop musclées et borderline, ses résultats étaient largement au-dessus de la moyenne. Pour la saison, le vent était glacial et la pluie n'arrangeait rien. Tout en marchant vers ses collègues, il remonta la fermeture éclair de son imper et engouffra ses mains à l'intérieur des deux poches latérales. Trois policiers étaient présents autour de la scène de crime. L'un deux interrogeait un homme et une femme. Probablement les deux joggeurs qui avaient découvert le corps. L'agent Marelle l'aperçut lorsque Marc arriva à sa hauteur. Il adressa une poignée de main virile à son collègue.

— Bonjour, commandant. C'est un des nôtres, dit-il péniblement. Et c'est pas joli à voir...

Marc le salua et se rapprocha du corps. La pluie continuait de glisser sur son imper. Frappé de stupeur, il fixa



pendant quelques instants le corps étendu au sol et posa sa main sur le visage de la victime.

— Merde...fit-il. Fabre...il se retourna vers son collègue.

— Qui l'a découvert ?

L'agent Marelle regarda en direction de la jeune femme.

— Natacha Varèse, 29 ans, lança-t-il. Elle faisait tranquillement son jogging du matin comme à son habitude lorsqu'elle est tombée sur le corps. Un autre joggeur a entendu ses cris et a couru vers elle. C'est là que...

— On a son nom ? l'interrompit Marc. Agenouillé à quelques centimètres, celui-ci observa attentivement le cadavre.

— Sandeau est en train de... Marc le coupa brusquement.

— Qu'est-ce que... putain de merde ! s'exclama-t-il. Sa voix sonna comme étouffée. Botrin se rapprocha.

— Qu'y a-t-il comma... ? Mon Dieu ! Celui-ci sentit soudain son estomac faire le yoyo et s'appuya contre un arbre avant de renvoyer son petit-déjeuner à même le sol. Marc s'adressa à l'un de ses collègues.

— Marelle, établissez-moi un périmètre ! Je ne veux personne à moins de cent mètres, c'est compris ? Le policier acquiesça.

— Bien, commandant, dit-il. Marc tourna le regard vers Botrin.

— Vous tenez le coup ? Penché en avant, le jeune flic hocha de la tête puis fut saisi à nouveau d'un haut-le-cœur. Un liquide jaune et granuleux s'échappa de sa gorge et atterrit devant ses pieds. Marc esquissa un léger sourire. La forte odeur de vomissure arriva jusqu'à ses narines.

— Désolé ! Je... qui lui a fait ça, putain ? La main plaquée sur son estomac encore noué, il s'avança à nouveau vers le cadavre. Marc, toujours à genoux, leva le regard. Au cours de sa carrière, il en avait vu d'autres. Des choses horribles. La violence et l'horreur rythmaient sa vie depuis un bon nombre d'années. Des années qu'il ne comptait plus. Comme une musique dans sa tête à laquelle il avait fini par s'habituer. Un refrain qui ne lui laissait aucun répit. Cette fois-ci, les choses étaient différentes. On s'en était pris à un flic. Un flic dont le corps avait été atrocement mutilé. Marc mit la main dans sa poche arrière de son jeans et en sortit une vieille paire de gants en plastique qu'il s'empressa d'enfiler. Devant lui, le corps de Thomas Fabre gisait dans une mare de sang. Il tourna légèrement la tête du cadavre. Une entaille de vingt centimètres à la base du cou. Il s'avança plus près comme pour être certain. Il respira profondément et ferma les yeux l'espace d'un instant. Il les rouvrit. Du sang partout.

— Putain... s'exclama-t-il. Il aperçut un amas de chair rouge vif et une masse noire posés comme un trophée sur le bas ventre. Il n'en crut pas ses yeux. Botrin se mit la main devant la bouche comme pour prévenir une autre nausée.

— Ce sont ses... dit-il, sous le choc.

— Ses organes génitaux, oui, répondit Marc. On l'a égorgé et émasculé. Dans quel ordre, ça reste à déterminer, précisa-t-il.

— Qui a pu... ?

— Ce n'est pas un meurtre au hasard, lança Marc. Celui qui a fait ça sait ce qu'il fait, c'est certain. Il remarqua une inscription sur le torse. Il tourna d'un quart de tour le corps sur le côté qui laissa clairement apparaître le message sous le regard médusé de Sandeau qui découvrit à son tour l'horreur de la scène.

— Ale... commença-t-il à lire. L'inscription était écrite avec le sang de la victime.

— Alea Jacta Est, prononça Marc d'une voix assurée. C'est du latin. « Le sort en est jeté ».

— « Le sort en est jeté ? » Qu'est-ce que ça veut dire ? Quel est le cinglé qui a pu faire une chose pareille ? Botrin était blanc comme un linge. La vue du sang lui retournait les tripes.

— Un cinglé qui aime le jeu, apparemment, répliqua Marc. Il montra le dessin qu'il venait d'apercevoir juste en dessous de l'inscription. Comme un cube. Non, un dé. Un dé à six faces. Avec un seul point à l'intérieur. Un seul point comme le chiffre 1.

— C'est quoi ces conneries ? dit Marelle. Il lança un regard inquiet à ses collègues. Ça veut dire quoi cette merde ? Marc leva les yeux et poussa un soupir. Il venait de comprendre.

— Ça veut dire que Fabre n'est que le premier, dit-il.

La pluie, de plus en plus intense, ne cessa de se déverser sur le corps de ce pauvre Thomas, mutilé et froid comme la pierre. L'eau se mélangea au sang qui se répandit comme une véritable marée rouge.

13/11/2023 Flan' Ruin Pub

Les deux mains chargées, le barman se dirigea vers ses clients. Les épaules carrées et le torse bombé, il déposa les deux chopes au centre de la table.

— Et voilà, messieurs !

— Merci Mike, t'es un chef ! dit Fabre.

Le Flan' Ruin Pub était un pub irlandais où les cocktails et les bières coulaient à flots. La décoration rustique associée aux peintures murales et colorées procurait une ambiance particulièrement festive. Steve Carrère, un des collègues de Fabre, dégustait un burger au poulet pané. Il plongea sa main dans les frites et les trempa dans la sauce barbecue qu'il se pressa d'engloutir. Fabre le regarda, dégoûté.

— T'es vraiment un porc, tu sais ? Il se mit à éclater de rire. Carrère se contenta de lever le regard, la bouche pleine. Le travail de mastication était lent, mais efficace. Fabre porta la chope à ses lèvres et avala une bonne gorgée d'Irish Red Ale, une bière rousse typiquement irlandaise.

— J'ai jamais compris comment tu pouvais t'enfiler ça. lança Carrère. Il enfonça de nouveau sa main dans le bol de frites. Douce et de couleur rougeâtre, légèrement sucrée et maltée, l'Irish Red Ale présentait des notes de caramel et de réglisse. Une bière dont les arômes de houblon sont peu perceptibles et l'amertume très légère. Fabre sourit à son collègue et prit une autre gorgée de son breuvage avant de reposer fermement la chope sur la table.

— Ah ! fit-il. Une bonne bière bien fraîche ! Il n'y a rien de meilleur !

Comme tous les lundis soir, le pub était plutôt calme comparé à la foule du weekend, mais l'ambiance était au rendez-vous. Quelques habitués prenaient un verre au comptoir en regardant le match de foot diffusé sur l'écran plat accroché au mur. Lyon contre Manchester. 1—0 pour le club anglais.

— Mike, tu m'en remets un ? s'exclama l'un d'entre eux. Les cheveux gras et l'allure d'un baroudeur, celui-ci parlait fort et dégageait une forte haleine de bourbon. Le barman le regarda, hésitant.

— C'est déjà ton quatrième, Yvan, vas-y mollo, OK ?

Yvan Bréchart. Un type sans histoires, mais qui passait plus de temps au Flan' que chez lui. Un brave gars, comme disaient certains. Un brave gars qui avait provoqué une bagarre avec un autre client neuf mois auparavant. L'alcool lui avait monté à la tête. L'autre type, un motard, avait répondu à une de ses réflexions et Yvan avait explosé comme un pétard. Résultat des courses : trois chaises cassées, un miroir brisé et un écran de télé en miette. 2400 euros de frais pour le pub. Bien sûr, ce n'était pas Yvan qui avait payé. L'assurance avait pris une partie en charge, mais Mike avait puisé dans ses économies. Depuis ce soir-là, son baromètre à la tolérance en avait pris un sacré coup.

— C'est bon, Mike ! rétorqua Yvan. La police est là ce soir ! ajouta-t-il en s'esclaffant. On n'a rien à craindre ! Santé messieurs !

Il leva sa pinte vers Fabre et Carrère. Mike jeta un regard désabusé. Fabre leva sa chope tandis que son collègue croqua à pleines dents dans le restant de son burger qui dégouлина dans l'assiette. Le bruit de sa mâchoire qui claquait fut étouffé par le son de « The Fields of Athenry » qui vibra dans les enceintes suspendues aux quatre coins du bar. Les voix commencèrent à

s'élever et les pintes se levèrent. Les habitués se mirent à chanter les paroles « By a lonely prison wall, I heard a young girl calling, Mickael. They have taken you away... » La fête battait son plein et le folklore irlandais embrasa l'atmosphère. Fabre termina sa bière. Carrère engloutit sa dernière frite et essuya ses mains grasses sur la serviette en papier.

— C'est quoi cette chanson ? demanda Fabre. Carrère haussa les épaules.

— The Fields... je sais plus trop quoi, répondit-il.

Mike les entendit et esquissa un sourire. Il arriva à leur hauteur.

— The Fields of Athenry, dit-il. C'est un chant que l'on fredonne pour les matchs de rugby d'Irlande, mais aussi en l'honneur de l'équipe de foot du Celtic FC, expliqua Mike. Mais avant tout, c'est une chanson qui traite de la grande famine en Irlande.

— « It's so lonely round the fields of Athenry... » cria un des clients. Il tapa ses mains sur la table et fut suivi par deux autres gars qui en firent de même.

— De la grande soif aurait été plus juste ! fit remarquer Carrère en plaisantant. Vu l'excitation des gars ici ! Son téléphone se mit à vibrer. Il jeta un œil. Merde, c'est Louisa ! dit-il. Il regarda sa montre qui afficha 22 h 13. Il faut que je file ou je vais me faire taper sur les doigts !

— Fais gaffe, dit Fabre. Tu vas te lever un matin et ta femme t'aura pris tes couilles ! Mike et lui laissèrent échapper un rire taquin.

— C'est ça, foutez-vous de ma gueule ! Combien je te dois, Mike ?

— C'est bon, répliqua Fabre. C'est pour moi. Carrère enfila sa veste en cuir et avala d'un trait le restant de son whisky.

— On se voit demain ! dit-il. Il poussa la porte du bar et sortit.

Vingt-cinq minutes plus tard, Fabre paya l'addition et quitta le pub. Un vent frais souffla et s'engouffra dans le col de sa chemise en laine. Il referma sa parka et glissa ses mains dans les poches rembourrées. Il se dirigea vers l'intersection entre la rue du Griffon et la place Louis Pradel et appuya sur le bip de la clé de sa Renault Mégane. La rue était déserte à cette heure-ci. Une seule autre voiture était stationnée derrière la sienne. Une vieille Peugeot 406 rouge dont l'aile était défoncée. Encore un qui ne sait pas conduire, pensa-t-il. Il n'était plus qu'à quelques mètres du véhicule lorsque son attention se porta sur le pare-brise. Il remarqua un papier blanc écrasé en dessous de l'essuie-glace. Encore une publicité à la con, se dit-il. Pour un abonnement à la salle de sport ou ce genre de conneries ! Non, ce n'était pas ça. Il remarqua une enveloppe blanche plissée. Qu'on avait glissée ! Il leva le balai d'essuie-glaces et prit l'enveloppe dans sa main. Soudain, il eut un regard inquiet. Sur le dessus était écrit un seul mot en gras et en lettres capitales. THOMAS. Il regarda autour de lui, intrigué. Qui l'avait déposée ? Une blague d'un collègue ? Pourquoi ? Il l'ouvrit. Il arracha la languette et y découvrit le contenu. Ce qu'il vit le laissa dans l'incompréhension la plus totale. Il n'y avait qu'une carte blanche d'environ quinze centimètres sur cinq. Un symbole était dessiné dessus. Comme un cube. Ou un dé. Oui, c'était un dé. Trois faces étaient visibles. Le dessus et le côté étaient blancs. Mais la face avant était marquée d'un

seul point noir. Un seul point comme le chiffre 1. Doucement, il tourna la carte pour y regarder au dos. Son rythme cardiaque s'accéléra en une fraction de seconde. Il observa partout autour de lui. Personne à l'horizon. Seuls les néons du bar et une rue noire éclairée par quelques lampadaires. Il crut d'abord à une mauvaise plaisanterie. Et puis des flashes lui revinrent en mémoire. Devant ses yeux, écrits noir sur blanc, le passé ressurgit en cette nuit de novembre : « Souviens-toi il y a 17 ans... »

16/11/2023 Le Pharaon, Cité Internationale

L'écran de son smartphone indiqua 22 h 21 lorsque Fabre passa les portes du casino. Deux imposantes statues représentant des divinités égyptiennes ornaient l'entrée du bâtiment. Situé en plein cœur de Lyon, à la Cité Internationale, aux portes du parc de la Tête d'Or, le Pharaon était considéré comme le temple du jeu et du divertissement au cœur de la Ville lumière. Un immense parc de machines à sous, allant des machines traditionnelles aux plus modernes comme les Dragon Link. En quelques années, le casino s'était très vite tourné vers le modernisme avec un parc de quatre-vingt-huit roulettes anglaises électroniques et quatorze postes de Blackjack. Un vrai paradis pour les accros du jeu. Fabre se dirigea vers le bar. Avec ses cheveux gominés plaqués en arrière et son costume trois-pièces bleu marine, il donnait l'impression de sortir tout droit d'un film de gangsters. Un air à la Al Pacino, mais en beaucoup moins classe. D'un pas assuré et les épaules en arrière, il s'appuya sur le comptoir.

— Bonsoir, qu'est-ce que je vous sers ? demanda la barmaid. Fabre dévisagea la jeune femme d'une trentaine d'années. Des yeux amande, une silhouette élancée et des cheveux parfaitement attachés. Le parfum qu'elle dégageait



était très agréable. Un mélange fleuri et fruité. Des notes d'iris et de jasmin. Elle lui sourit.

— Un whisky tourbé, s'il vous plaît, dit-il. Avec deux glaçons. La jeune femme acquiesça. Il prit une poignée de cacahuètes grillées disposées sur le comptoir dans une coupelle en argent.

— Et voilà ! s'exclama la barmaid. Votre whisky ! Elle y ajouta les deux cubes de glace. Fabre lui tendit un billet. Elle lui rendit la monnaie. Merci, passez une bonne soirée au Pharaon ! ajouta-t-elle.

— Pareillement, répondit-il en braquant son regard sur son décolleté à paillettes. Il replongea sa main dans la coupelle et avala quelques arachides supplémentaires. Il but une gorgée de whisky, prit son verre et se dirigea vers la table de jeu.

Quarante minutes plus tard...

La tension monta d'un cran. Les cinq hommes étaient assis autour de la table. Le croupier battit les cartes et en distribua deux à chaque joueur. Fabre jeta un bref regard au cadran de sa montre. 23 h 17. Il consulta sa main. Roi de pique et 9 de cœur. La grosse blind était de 20 €. Il décida de suivre. Le croupier passa au flop. Il révéla les trois cartes communes, faces visibles sur le tableau. Trois joueurs augmentèrent leur mise et le quatrième se coucha. Fabre braqua ses yeux sur les trois cartes. 8 de trèfle, 9 de carreau et valet de carreau. Il hésita puis suivit. Le Texas Hold'em était fondé sur la stratégie et la tactique, mais une grosse partie de jeu reposait aussi sur le bluff. L'un des joueurs se mit à esquisser un sourire. Fabre le dévisagea.

— La turn, messieurs ! dit le croupier. La turn désignait la quatrième carte commune dans une partie de Hold'em. 7 de cœur, annonça-t-il. Un autre tour d'enchères commença. Les visages se crispèrent. Plus qu'un tour. Fabre calcula les possibilités de remporter la crise. Il n'avait qu'une paire de 9. Autrement dit, pas grand-chose. Il décida d'y aller au bluff. Il relança de 50. Un autre joueur se coucha. L'autre à sa gauche suivit et relança de 30. Fabre sentit les gouttes de sueur perler sur son front. Il suivit à son tour.

— Je me couche ! lança le joueur en bout de table. Fabre et son dernier adversaire se jetèrent un regard. Plus que deux joueurs en course. Le croupier retourna la rivière, la cinquième et dernière carte commune. Fabre sentit son pouls s'accélérer. Un 9 de trèfle. Un brelan ! Trois cartes de même valeur. Était-ce suffisant ? Il observa l'autre joueur dont le regard était braqué sur ses cartes. Celui-ci ne laissa transparaître aucune émotion.

— All in ! annonça-t-il. Ce qui veut dire que le joueur fait tapis. Il poussa tous ses jetons au centre de la table. Fabre eut un moment d'hésitation. Était-ce du bluff ? Il regarda sa main puis les cinq cartes face à lui.

— Je suis ! dit-il. Le croupier compta la mise en jeu du joueur adverse et s'adressa à Fabre.

— 510, annonça-t-il. Fabre compta ses jetons puis poussa toute sa mise des deux mains. Son adversaire au chapeau esquissa un léger rictus. Vous pouvez abattre vos cartes, ajouta le croupier. Les deux morceaux de carton apparurent faces visibles sur le tableau.

— Un brelan de 9 pour monsieur ! Fabre dévisagea son adversaire. Il sentit ses mains se crispier. Le croupier porta son

regard sur l'autre joueur. Il fit signe à celui-ci d'abattre ses cartes à son tour. Fabre ferma les yeux puis soupira. Il les rouvrit puis aperçut les deux cartes face à lui. Un 7 de trèfle et un 10 de cœur. La frustration se lut sur son visage.

— Eh merde ! fit-il. Il reprit une gorgée de whisky. Bien joué, ajouta-t-il.

— 7, 8, 9, 10 et valet ! La quinte l'emporte sur le brelan ! s'exclama le croupier. Le monsieur au chapeau gagne le pot ! Belle partie, messieurs !

L'homme remercia ses adversaires et empocha la mise. Fabre porta à nouveau le verre à ses lèvres, salua ses partenaires de jeu puis quitta la table. Le casino était bondé. Une femme d'une quarantaine d'années s'acharnait sur une machine à sous, tentant tant bien que mal de remporter le jackpot. Les roulettes marchaient à plein régime et le bar ne désemplissait pas. Fabre termina son verre qu'il abandonna sur une table de jeu puis se dirigea vers la sortie. La lune laissa apparaître un morceau de sa robe lumineuse derrière un ciel nuageux. Il passa devant les deux portiers. Deux femmes tiraient sur leur vapoteuse. Il nota un arôme de fraise. Ou de pastèque, peut-être.

— Bonne soirée, messieurs ! dit-il aux deux hommes.

Ils le saluèrent d'un geste de la tête. La Mégane était garée à une cinquantaine de mètres en face de la Zucca, le restaurant italien. Il descendit la rue d'un pas rapide, l'haleine chargée de whisky. Fabre était le genre de type qui considérait qu'être flic lui donnait les pleins pouvoirs. Une attitude qui lui avait valu une première sanction par son supérieur. Son attrait pour le jeu et l'alcool n'étaient pas ses meilleurs alliés. Il se mit à repenser à la carte qu'on lui avait laissée sur son pare-brise.

Trois jours étaient passés depuis. Sans doute une blague à la con d'un collègue. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'y penser. « Souviens-toi il y a 17 ans... ». Le passé avait ressurgi de nulle part, comme un couteau remis dans une plaie. Les souvenirs avaient refait surface. Des images qu'il aurait voulu supprimer de sa mémoire. Comme des fichiers d'un ordinateur qui prendraient trop de place. Il appuya sur la clé de la Mégane. Les phares s'allumèrent. Soudain, il entendit un bruit derrière lui. Il se retourna brusquement. Un chat errant passa à côté d'une Citroën grise. Il mit la main sur la poignée de la portière conducteur lorsqu'il se figea. Juste derrière lui, dans le reflet de la vitre teintée, une ombre. Le visage d'une silhouette à quelques centimètres derrière son dos. Surpris par cette présence, il voulut se retourner lorsqu'il sentit comme une aiguille s'enfoncer dans une veine de sa gorge.

— Qu'est-ce qu'... ? Ses paupières se fermèrent lentement et sa main lâcha brusquement la poignée. Il n'entendit que le son de la voix avant de s'écrouler au sol. « Tout sera bientôt fini... »

## Chapitre 2 :

### Alea Jacta Est

23/02/2006 Propriété de l'Aigle d'Or

La lumière des phares s'écrasa contre la tôle métallique. L'immense portail s'ouvrit. Carrère, assis derrière le volant, serra celui-ci nerveusement.

— T'as vu ça ? dit-il à son collègue. Landreux mâchait inlassablement un chewing-gum à la fraise. Il leva le regard vers les deux gorgones dont la gueule semblait vouloir les avaler.

— Quoi, les caméras ?

— Ouais, répondit Carrère. Une putain de forteresse, je te dis. Landreux continuait de mastiquer sa gomme. Une forte odeur mentholée.

— Une forteresse qui va nous rapporter un maximum de pognon, répliqua-t-il. Allez, roule ! Faut pas le faire attendre ! L'Alfa Roméo s'engouffra dans l'allée. Le portail se referma. Carrère jeta un regard à Landreux.

— Tu penses vraiment que...

— Putain Carrère, fais pas chier ! Si t'as les jetons, dis-le au patron, sinon ferme-la ! s'exclama Landreux. Il ouvrit la portière et un froid glacial le saisit. La vache, y caille ! Allez, magne-toi !

Carrère hésita une fraction de seconde puis sortit du véhicule. Il remonta la fermeture éclair de sa polaire puis ferma sa veste. Face aux deux agents, l'énorme bâtisse s'imposa. Deux statues de lion étaient disposées de chaque côté de l'entrée, fraîchement gardée par deux malabars gonflés aux stéroïdes et armés jusqu'aux dents. Une vraie scène de film de gangsters ! Landreux s'adressa à son collègue.

— Tu me laisses parler, OK ? Carrère acquiesça.

Ils arrivèrent à hauteur des deux hommes. L'un des deux devait bien faire dans les deux mètres et son blouson en cuir n'était visiblement pas assez grand pour y laisser passer ses énormes épaules tels des boulets de canon. L'autre, plus petit, mais tout aussi massif, afficha un visage froid et inexpressif.

— Bonsoir messieurs, lança Landreux. Je suis l'ag...

L'homme lui fit signe de se rapprocher. Les deux policiers furent plaqués contre le mur et fouillés avec violence.

— Putain, doucement ! s'écria Carrère. Vous me faites... il reçut un coup en plein dans l'estomac. Il jeta un regard à Landreux qui lui fit comprendre de rester calme. La panique commença à prendre le dessus jusqu'au moment où la tension redescendit d'un cran. L'un des malabars ouvrit la bouche.

— Le patron vous attend, dit-il avec un fort accent russe. Par-là ! Il désigna une porte sur la droite que les deux agents s'empressèrent de passer.

— Sympa l'accueil ! fit remarquer Carrère. Il se tenait légèrement baissé, encore secoué par le coup qu'il avait reçu.

— Panique pas, répondit Landreux. C'est une question de précaution, s'assurer qu'on est clean, c'est tout.

— S'assurer qu'on est clean... marmonna Carrère. J'ai failli me chier dessus, putain ! Landreux esquissa un sourire. Fais-toi vite greffer une paire de couilles alors, rétorqua-t-il. Roberto Luini n'est pas le genre de gars à plaisanter avec le business. Maintenant, ferme-la ! ajouta-t-il. Un autre malabar les reçut et les fit s'asseoir dans le salon, sur un large canapé en cuir italien.

— M. Luini va arriver, dit-il. Puis il repartit vers le couloir à l'autre bout. La pièce était gigantesque. Un tapis d'Orient flambant neuf habillait le sol tout en marbre. Face aux deux agents, une cheminée de cinq ou six mètres occupait tout l'espace. Un feu ardent brûlait de mille flammes. Des flammes d'un bleu vif qui se reflétaient sur les murs blanc crème. Une table basse en noyer confectionnée spécialement pour l'anniversaire de la femme de Luini. Carrère et Landreux se jetèrent un regard sans rien dire. Vu le système de surveillance extérieur, l'intérieur devait être tout autant sécurisé. Des microphones ou des caméras parfaitement dissimulées dans un tel lieu n'auraient rien de surprenant. Mieux valait ne prendre aucun risque. Dix minutes plus tard, un homme d'une cinquantaine d'années arriva vêtu d'un peignoir blanc et d'une paire de chaussons. Il tenait dans sa main une bouteille de Suntory Hibiki, un whisky japonais de 20 ans d'âge. Sans même prononcer un mot, il sortit deux verres d'une vitrine en bois de chêne et les posa sur la table basse. Il les remplit aux trois quarts puis les présenta aux deux agents.

— Merci, dit Landreux. Il braqua ses yeux vers Carrère.

— Merci M. Luini, dit-il à son tour. Sa nervosité se lisait sur son visage.

Celui-ci se servit un verre à son tour qu'il leva en regardant droit dans les yeux les deux hommes. Il le but cul sec. Landreux en fit autant. L'alcool lui brûla la gorge. Carrère le vida d'un quart. Roberto Luini tira sur la ceinture de son peignoir puis prit place dans son fauteuil. Avec ses petites lunettes carrées et son crâne dégarni, il était difficile d'imaginer qu'il brassait des millions grâce au trafic de drogue. Il remonta ses lunettes d'un geste lent, presque calculé. Il prit une profonde inspiration avant d'engager la conversation. Sa voix était cassée. Comme celle d'un homme usé.

— Va falloir doubler la quantité, lança-t-il. J'ai des clients à cran, pas très contents de leur dernière livraison. Carrère jeta un regard à Landreux.

— M. Luini, vous savez que... celui-ci leva la main d'un coup sec. Landreux s'arrêta net.

— Laisse-moi parler, gamin, répliqua-t-il. Il braqua ses yeux sur les deux policiers. C'est moi qui dicte les règles. Il fit un signe de main à un des malabars postés à quelques mètres, lequel s'empressa de remplir à nouveau le verre de whisky de son patron. Luini en vida la moitié puis posa son verre sur le large bras du fauteuil. À nouveau cette voix cassée qui fit hérissier les poils d'avant-bras de Carrère. Comme je disais, va falloir doubler la quantité, répéta-t-il. 200 kg d'héro pour vendredi soir, pas un gramme de moins. Tout sera prêt, à vous de faire le reste, ajouta-t-il avant de replonger ses lèvres dans le whisky. Nerveux, Landreux laissa échapper un léger arrière-bruit émanant de sa gorge.

— 200 kg ? Il sentit ses aisselles humides sous sa veste. C'est une grosse quantité à livrer, je ne sais... le regard de Roberto Luini plongea dans le sien. Landreux comprit qu'il n'y



avait pas d'autres options. Règle numéro 1 : Ne jamais négocier avec la mafia, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme comme Roberto Luini.

— Vous y arriverez, agent Landreux, affirma ce dernier. En temps et en heure, comme toujours, n'est-ce pas ?

Il dévisagea les deux policiers dont le regard se porta soudain sur l'énorme escalier en chêne derrière Luini. Une jeune fille descendit les dernières marches avant d'arriver à hauteur des trois hommes. Brune, les cheveux mi-longs et de magnifiques yeux verts, elle aperçut Carrère et Landreux assis sur le canapé. Qui étaient ces hommes ? se demanda-t-elle. Que faisaient-ils ici ? Le malabar s'approcha d'elle lorsque Luini l'arrêta d'un geste de la main gauche.

— Laisse, Rodrigo, dit-il. Je m'en occupe, c'est bon. La jeune fille arriva vers son père. Marcella, tu sais que tu n'as pas le droit de descendre si je ne te l'ai pas dit, non ? La jeune fille se frotta les yeux. Elle devait avoir dans les 11 ans. 12, tout au plus.

— J'ai fait un horrible cauchemar et j'arrive plus à dormir, expliqua l'ado.

— Voici l'agent Carrère et l'agent Landreux, dit-il comme si tout était normal. Marcella parut surprise. Les deux hommes, mal à l'aise, lui adressèrent un léger sourire. Et voici Marcella, ajouta-t-il. Elle a eu 12 ans la semaine dernière. Il la serra fort contre lui et l'embrassa sur le front.

— Papa ! cria-t-elle, embarrassée par la situation.

— OK, OK, allez, retourne te coucher, je dois continuer avec ces messieurs les policiers. Marcella ne posa aucune question, comme si toute cette mise en scène n'était que du

déjà-vu. Rodrigo la raccompagna jusqu'à sa chambre. Luini termina son verre de whisky qu'il posa sur la table basse. Le bruit du verre claqua contre le bois.

— Pour vendredi soir, ajouta-t-il d'un ton sec. Pas un jour de plus.

Quinze minutes plus tard, Carrère et Landreux quittèrent la propriété sous le regard oppressant des deux gorgones.

— 200 kg, putain ! s'exclama Carrère, angoissé. Tu sais ce que ça veut dire ? Je crois que je fais une crise d'angoisse, merde ! Landreux, assis sur le siège passager, était calme, mais pas plus rassuré. Il regarda la route défilier. Une légère pluie s'abattit sur le pare-brise.

— Calme-toi, dit-il. Il prit un chewing-gum à la fraise qu'il mastiqua, pensif. Pense au pognon que ça va nous rapporter, juste à ce putain de pognon. Carrère écrasa la pédale d'accélérateur et l'Alfa Romeo disparut sous un épais brouillard.

18/11/2023

«...hier matin, aux alentours de 8 h 45, le corps de Thomas Fabre, officier de police à la brigade des stupéfiants, a été retrouvé sans vie aux abords du parc de la Tête d'Or... » Marc écouta les infos tout en portant la tasse encore chaude à ses lèvres. Un allongé sans sucre. « ... le corps de l'officier a été retrouvé par une joggeuse qui a souhaité, pour des raisons évidentes, garder l'anonymat. La jeune femme est toujours sous le choc et devrait être entendue d'ici peu par la police. L'agent, dont le corps a sauvagement été mutilé, était âgé de 47 ans et laisse derrière lui une jeune épouse et deux enfants. Une triste nouvelle qui vient bouleverser les forces de l'ordre

alors même que la tension est palpable suite à la mort accidentelle de Yannick, un jeune garçon de 6 ans, survenue il y a huit jours... ». Sur les nerfs, Marc plongea sa main dans le paquet de gommes à la nicotine et en prit deux d'un coup. Son attention était focalisée sur la voix de la journaliste. « ... à l'heure actuelle, nous ignorons tout des circonstances et des raisons qui ont poussé l'assassin à commettre un tel acte. La police, quant à elle, est... »

Marc appuya sur le bouton » off » de la télécommande, termina le quart restant de jus d'abricot laissé au fond de son verre. Il boutonna sa chemise, resserra la ceinture de son jeans délavé et enfila sa veste en sky. Il jeta un regard dans le miroir octogonal accroché au-dessus de la commode de l'entrée. Il ouvrit le premier tiroir, prit la brosse et l'enfonça dans sa masse de cheveux poivre et sel. Il remplaça quelques poils de barbes grisonnants en plaquant ses mains sur son visage. Il saisit ses clés, ferma le verrou à double tour puis vérifia à nouveau. Un toc qui ne le lâchait pas. Tout vérifier à deux fois. Puis il descendit les escaliers du hall. Ses rangers claquèrent contre les marches bétonnées. Il poussa la grosse porte battante de l'entrée puis se dirigea vers sa voiture. Depuis la mort tragique de sa femme, Marc Dalmasso était un homme meurtri, brisé. Il avait troqué un pavillon flambant neuf de 120 mètres carrés contre un appart miteux dans un vieil immeuble de la banlieue lyonnaise. Ça lui suffisait bien, comme il disait. Le moteur de la Ford se mit à vrombir. Les deux mains posées sur le volant, il se laissa tomber sur le siège, la nuque posée contre l'appui-tête. Un flux de pensées vint l'assaillir. Pourquoi Fabre ? Qui avait pu faire ça ? Et ce message ? Alea Jacta Est ? Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ? Le sort en est jeté ? Le bruit d'un camion le sortit de sa bulle. Ce meurtre n'avait rien d'anodin et il le savait. Il passa la première, écrasa la pédale et s'engouffra dans l'avenue sur sa gauche en direction du

commissariat. Quels secrets la Ville lumière allait-elle encore bien pouvoir lui révéler ?

### Commissariat

— C'est carrément dingue, cette histoire ! s'exclama une jeune policière. T'imagines, un flic ! Je n'arrive toujours pas à croire que l'on n'ait pu... Fabre était...

Elle s'arrêta net lorsqu'elle aperçut le commandant Dalmasso. Marc enleva sa veste qu'il posa sur le dos d'une chaise. Il s'adressa à ses collègues. Marelle et Botrin étaient assis face à leur écran d'ordinateur. Un grand panneau blanc était rempli d'infos et attira le regard de Marc.

— Commandant, fit la jeune femme.

Âgée d'une trentaine d'années, elle sembla impressionnée par cet homme sûr de lui et qui dégageait une certaine prestance.

— Officier Coste, dit-il. Il fit un léger signe de tête. Bien, je sais que cette affaire nous a tous bouleversés puisqu'il s'agit de l'un des nôtres, expliqua-t-il.

— Si jamais je retrouve le fils de pute qui a...

— Botrin ! rétorqua Marc. Il lui jeta un long regard.

— Pardon, commandant... mais...

— Je sais ce que vous traversez, ce que vous ressentez, dit-il. Ce que chacun ressent en cet instant même. Et croyez-moi, si j'avais ce salopard en face de moi, je serais le premier à... il émit un soupir. La meilleure chose que vous puissiez faire pour venger la mort de Fabre, c'est de se bouger le cul et faire votre boulot comme on l'a toujours fait, c'est compris ? Il se rapprocha du panneau blanc. Une photo de Fabre y était accrochée avec une date et une heure écrite en lettres capitales, au marqueur rouge.

Marc s'approcha encore. Il reprit une gomme à mâcher dans la poche intérieure de sa veste. Il braqua ses yeux à

quelques centimètres du corps de Fabre, mutilé comme un vulgaire animal.

— Bordel, Fabre... qui t'a fait ça, putain ? murmura-t-il en se parlant à lui-même. La gomme claqua contre ses incisives. Qui a bien pu te faire un truc pareil ? répéta-t-il.

— Qu'est-ce que ça veut dire, commandant ? La voix de Marelle le ramena à la réalité. Alea Jacta Est ? Et le dé ? Pourquoi ça ? Marc resta pensif une fraction de seconde. Le regard toujours braqué sur la photo, il répondit sans certitude.

— La face apparente du dé ne montre qu'un seul point, fit-il remarquer.

— Et alors ?

— Alors celui qui a fait ça a voulu nous livrer un message, continua-t-il. Fabre n'est que le premier, le chiffre 1, la première victime. L'agent Coste fronça les sourcils, intriguée.

— Il y a six faces sur un dé classique, dit-elle. Ça voudrait dire que...

— Que chaque chiffre représente une victime, l'interrompit Marc. Six chiffres, six meurtres, six victimes. Il marqua SIX au marqueur rouge puis entoura la photo d'un large cercle. Il écrivit 1 juste à côté. Puis il se retourna vers ses collègues. Si on suit le modus operandi de ce taré, il faut s'attendre à cinq autres meurtres. Y a qu'un seul problème, ajouta-t-il en fixant du regard ses collègues. Trois points d'interrogation en suspens. Qui, quand et où ? Un silence écrasant régna subitement dans la pièce.

17/11/2023 1 h 17

La douleur était lancinante, aigüe. Fabre peina à bouger les paupières. Il ressentit comme une paralysie au niveau de ses avant-bras. La corde lui lacérait la peau. Sa tête était lourde, ses lèvres collées par la chaleur intense de la pièce. Des spots de lumière dirigés droit sur son visage. Et cette musique, cette

même mélodie, ces paroles. Où était-il ? Le froid du métal dans son dos, sur ses parties intimes. Que se passait-il ? Un flash lui revint en mémoire. La voiture, les clés. Ce reflet dans la vitre, ce visage derrière lui. Une piqûre vive et puis plus rien. Le black-out total. La douleur était vive et intense. La lumière pénétra son iris, ses pupilles. Son cœur battait fort. La musique ne s'arrêtait pas. Les lèvres se décollèrent légèrement l'une de l'autre. Il faisait chaud. Ses paupières s'ouvrirent et se refermèrent. Les effets de la drogue se dissipèrent peu à peu et ramenèrent le policier à la terrible réalité. Cette musique, ces paroles. « Non, rien de rien, non je ne regrette rien... » Qu'est-ce que ça voulait dire ? Soudain, la lumière des spots devint plus vive et la musique plus forte. La voix d'Édith Piaf résonna entre les quatre murs. Fabre distingua une silhouette en face de lui, à quelques mètres. Il tenta de défaire ses liens, mais ses poignets étaient solidement attachés à la chaise. Et ses chevilles menottées. Son cœur se mit à accélérer « Ni le bien ni le mal qu'on m'a fait... » Soudain, son regard fut attiré par une autre source de lumière. Un écran disposé au fond qu'il distingua vaguement.

— Qu'est-ce que... ? Il reprit peu à peu ses esprits. C'est quoi ça ?

Il paniqua et observa autour de lui. La lumière blanche et aveuglante des spots l'empêcha de voir quoi que ce soit. Où se trouvait-il ? Une cave ? Un garage ? Une chambre noire ? Une forte odeur de soufre ou de brûlé. Un message apparut sur l'écran. Écrit noir sur blanc. « Souviens-toi il y a 17 ans... » Son rythme cardiaque fit un bond. La drogue s'était dissipée et la réalité raviva le passé.

— Putain, c'est quoi ces conneries ? Il tira de toutes ses forces pour arracher la corde et se pencha en avant, mais en vain. Cloué sur cette chaise métallique, le corps entièrement nu. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale. L'écran

s'éteignit puis se ralluma aussitôt. À nouveau le même message. « Souviens-toi il y a 17 ans... »

— Que je me souviene de quoi, putain ? C'est quoi ton délire ? Aaah ! À l'aide ! Aidez-moi ! Il cria à en déchirer le ciel. Mais tous ses efforts furent vite réduits à néant. « Avec mes souvenirs, j'ai allumé le feu, mes chagrins, mes plaisirs... » Il remarqua une large entaille sur son avant-bras gauche. De la chair arrachée. Du sang sur le sol. Et puis soudain, la panique l'envahit. L'ombre pénétra dans la lumière. Une capuche noire, un visage masqué. Des gants en latex.

— Quoi ? Qu'est-ce que... ? La silhouette trempa les gants dans une coupole remplie de sang de Fabre et s'approcha à quelques centimètres de lui.

— Putain, qu'est-ce que tu fous ? Il hurla. À l'aide ! OK, OK, je suis désolé de ce que j'ai fait ! cria-t-il, paniqué. Je n'ai fait que suivre les ordres, des putains d'ordres, tu m'entends ! Il sentit le latex contre sa peau. La forme des lettres qui se dessinèrent sur son torse. Et un symbole. Pourquoi ça ? Fabre craqua, dévoré par la peur. Il se mit à pleurer et à gémir comme une petite fille.

— Je t'en supplie, laisse-moi partir ! dit-il, le visage en larmes. La musique s'intensifia. « Non, rien de rien, non, je ne regrette rien ! ! » Laisse-moi partir ! ! Puis le murmure d'une voix à son oreille : « Je n'ai rien oublié... » Cette odeur, ce parfum, cette voix. Comment était-ce possible ? Tout lui revint soudain en mémoire. Comme lorsque la mort vient vous chercher et que l'on voit toute sa vie défiler devant soi. La silhouette se redressa et se dégagea de Fabre. Elle se dirigea au fond de la pièce. Un bruit métallique. Des outils éparpillés sur un vieil établi.

— Qu'est-ce que tu fais ? cria Fabre. L'ombre réapparut sous la lumière blanche. Ce masque blanc, ces yeux dissimulés. La peur s'intensifia lorsqu'il aperçut l'objet dans la main gantée. Deux lames, aiguisées et tranchantes.

— Qu'est-ce que... ? Non, déconne pas ! Je t'en supplie ! Je suis désolé ! Je t'en supplie ! Aidez-moi ! À l'aide !! Le son de ses cris percuta les murs. Submergé par la panique, une flaque d'urine coula entre ses cuisses. Pas à pas, la silhouette à la capuche se rapprocha. Ce parfum aux notes si particulières. D'où le connaissait-il ? Et puis le masque s'effaça, laissant apparaître le visage de son bourreau. Ses yeux se braquèrent sur celui-ci. Des secondes qui parurent une éternité.

— Non... fit-il, abasourdi. Ce n'est pas possible... comment... ? Sans dire un mot, le visage devant Fabre esquissa un sourire. Les lames du sécateur s'ouvrirent sonnait l'heure de la sentence.

— Non, je t'en supplie ! Je t'en... Aaaaaah !!! Les deux mains ramenèrent les poignées vers l'intérieur et le métal rouillé trancha net les parties génitales de Fabre qui tombèrent sur le sol. Le sang gicla sur les mains gantées. Les hurlements de douleur se mêlèrent à la musique. Comme si un porc venait d'être amené à l'abattoir. La silhouette se recula et plongeait ses yeux dans le regard de Fabre, agonisant. La mort était venue le chercher pour ses péchés. Puis un coup de lame vint lui trancher la gorge, et puis un autre. L'agonie prit fin. La musique s'atténua peu à peu « Car ma vie, car mes joies, aujourd'hui, ça commence avec toi. » Fabre, la tête penchée sur son torse, gisait dans son propre sang. Et puis le bruit de cette respiration. Saccadée. Intense. Rapide. Alea Jacta Est, murmura la voix. Alea Jacta Est.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

